

Compte-rendu, concert, Dijon, Auditorium, le 18 novembre 2017. Musique à la Cité des Rois. Les Traversées baroques, dir. : Etienne Meyer.

Compte-rendu, concert, Dijon, Auditorium, le 18 novembre 2017. Musique à la Cité des Rois. Les Traversées baroques, dir. : Etienne Meyer. Les Traversées baroques, poursuivant leur exploration des musiques de la Contre-Réforme, nous entraînent loin de la Pologne, qu'ils ont si bien illustrée : Etienne Meyer et ses complices s'attachent maintenant au baroque musical andin, partagé entre les missionnaires – intégrant le syncrétisme réalisé avec les pratiques locales – et les grands sanctuaires de l'Altiplano. Lima, « Cité des Rois », plus que toute autre ville de la région, porte la marque de la toute-puissance hispanique. Les rencontres musicales y seront variées à souhait.

Pour ce faire, il a réuni autour de son ensemble instrumental huit jeunes chanteurs, familiers du baroque et déjà reconnus. A côté de Anne Magouët et Capucine Keller, dessus, Ariana Vafadari, mezzo, Paulin Bündgen et Pascal Bertin, contreténors, Hugues Primard et Vincent Bouchot, ténors, et enfin Renaud Delaigue, basse. Les instruments anciens qui les accompagnent permettent de combiner le violon, le cornet, les flûtes, la chalemie, la bombarde, les percussions, au continuo, assuré avec une viole de gambe, une contrebasse de viole, le clavecin et l'orgue, sans oublier les cordes pincées (guitares, luth, théorbe et chitarrone). Cette richesse de timbres assurera des éclairages renouvelés en fonction des

œuvres présentées.



Le programme illustre fort bien la variété extrême des productions du temps. La plénitude et la splendeur des polyphonies de Guerrero, venues tout droit de Séville, alternent avec des œuvres enracinées dans la tradition (dialogue facétieux, course de taureau...). Les pièces de dévotion se mêlent ainsi aux accents guerriers comme aux narrations d'esprit populaire, sans oublier la procession, bienvenue, qui ouvre et ferme le concert. Si les œuvres vocales sont les plus nombreuses, faisant appel à des effectifs changeants, les instruments ne sont pas en reste. Des accents de la bataille, on passe à une berceuse pour voix et basse continue, d'une grande douceur, puis à un Salve regina éclatant. Là le plain-chant alterne avec la polyphonie... chaque pièce porte sa marque, singulière, et renouvelle

l'intérêt. La plus large palette expressive nous est offerte, de l'intimité, de la déploration, de la ferveur, à l'animation tumultueuse du combat en passant par la narration imagée.

Etienne Meyer, dont on connaît les qualités, communique à chacun cet engagement expressif qui nous ravit. Tout semble naturel, fruit d'un travail millimétré, et on admire les équilibres, la précision, la dynamique, la souplesse qui animent l'ensemble. Le public, conquis, réservera de longues ovations aux interprètes. Une nouvelle réussite des Traversées baroques, dont la curiosité et la richesse d'invention rendent le travail si attachant et gratifiant.

Compte rendu, concert, Dijon, Auditorium, le 18 novembre 2017.
Musique à la Cité des Rois. Les Traversées baroques, dir. :
Etienne Meyer. Crédit photo : © Edouard BARRA

GRAND ENTRETIEN avec Roberto
Alagna par Jacqueline

Dauxois. Maurizio dans Adrienne Lecouvreur de CILEA

GRAND ENTRETIEN avec Roberto Alagna par Jacqueline Dauxois. A l'occasion des représentations à Monte Carlo d'Adriana Lecouvreur de Cilea ([les 19, 23 et 26 novembre 2017](#)), opéra dans lequel il interprète Maurizio, **Roberto Alagna** répond aux questions de Jacqueline Dauxois...et précise sa compréhension profonde du rôle, un homme qui aime en sincérité et non un séducteur habile...

Du lundi 6 novembre 2017 au jeudi 16, il y a eu neuf répétitions d'**Adriana Lecouvreur** à l'**Opéra de Monte-Carlo**. Le jour de la septième répétition, Roberto Alagna a répondu à deux questions, l'une sur son personnage, l'autre sur les difficultés vocales du rôle. Photo ci-dessous © Jacqueline Dauxois.



« Ne jugeons pas, aimons ! »

On sait qu'il aime tous ses personnages :

« Je suis tout le temps en train de les défendre, parce qu'on ne peut juger personne, il faut être dans la même situation pour comprendre les choses. Ne jugeons pas, aimons !

– Mais Maurizio est-il tellement sympathique ? La princesse de Bouillon l'appelle un « parfait séducteur » et Michonnet tente de décourager Adriana de l'aimer. Michonnet est jaloux, mais il n'a pas tellement tort de lui conseiller de se tenir à l'écart des grands puisqu'elle en mourra. Et lui, Maurizio, s'il est à ce point désespéré par la mort d'Adriana, n'est-ce pas parce que c'est lui qui a donné le bouquet fatal à la princesse de Bouillon ?

Il n'est séducteur que pour défendre sa cause et parvenir à monter sur le trône de Pologne. Il charme la princesse pour trouver des appuis et conquérir sa couronne ; il la séduit, mais cela lui pèse, puisqu'à un moment, il dit : Maudite politique...

Maledetta politica ! ...

Maledetto il momento

Che accettai quei favori !...

Perder l'appuntamento con Adriana ? Mai !...

... qui m'oblige à accepter ses faveurs, car en les acceptant je manque mon rendez-vous avec Adriana. Il séduit les hommes aussi, par son courage. Il n'hésite pas à défier le prince qui, pour l'apaiser, prétend l'avoir provoqué pour rire. Et lui : Vous voulez rire de moi ?...

Maurizio (gravamente) : *Principe, se ciò v'accora...*

Sono agli ordini vostri...

Il principe (meravigliato) : Un duello ?

L'abbate (atterrito) : A quest'ora ?

Il principe : Ridere noi vogliamo.

Maurizio : Ridereste di me ?

Il principe : Creditor mio voi siete.

Dans la réalité, Maurizio est un bâtard du roi. Il part avec ce handicap dans la course au trône, mais c'est peut-être ce qui fait qu'il n'hésite pas à quitter son milieu, à offrir sa gloire à une comédienne et à lui proposer de l'épouser. Il n'est pour rien dans l'histoire du bouquet empoisonné, c'est la vengeance d'une femme jalouse. Il le lui a donné pour se défendre d'avoir été retardé par un rendez-vous galant alors que des suiveurs cherchaient peut-être à le tuer et qu'il est arrivé à les mettre en fuite. Il est courageux, c'est un vaillant. S'il est séducteur, d'ailleurs d'un certain niveau, d'une certaine galanterie, c'est parce qu'il est diplomate ; il n'est pas un goujat puisque toutes les femmes l'adorent. Les hommes aussi. Il est aimé par tout le monde. La référence à Sarah Bernhardt rend Adriana encore plus touchante quand elle s'en va sur cette musique tellement nostalgique, tellement triste avec cette canne et cette jambe de bois, et Maurizio est plus noble encore puisqu'il lui propose de l'épouser malgré cette mutilation. Il est vraiment très noble, dans le vrai sens du terme, c'est un vrai héros.

Quelles sont les difficultés musicales du rôle ?

– Comme tous les ouvrages véristes, puisque Cilea appartient encore au vérisme, les difficultés vocales résident dans le fait qu'il faille énormément d'émotion dans certains passages pour montrer des sentiments très forts, très dramatiques qui usent vocalement. Si on se laisse aller complètement, on risque de mettre la voix à rude épreuve. Or, la musique

demande que les chanteurs habitent leurs rôles et se laissent aller je ne dirais pas au cri, au hurlement, mais on n'est pas loin, et ces cris intérieurs, il faut les donner en gardant un certain contrôle. Il y a des passages difficiles comme l'air du russe Menchikov ...

Il russo Mèncikoff

Riceve l'ordine di còrmi in trappola

Nel mio palagio...Era un esercito

Contro un manipolo, un contro quindici...

Ma, come à Bèndera Carlo duodecimo,

Nemici o soci contar non so...

...cet air-là, qui n'a l'air de rien, est d'une difficulté rare par le rythme, par la tessiture, par la fin qui se termine avec des aigus impressionnants qui s'enchainent et montent jusqu'au Si bémol. C'est peut-être un des airs les plus difficiles de l'œuvre. Jusqu'à del Monaco, on ne l'a pas chanté, ensuite il a été rétabli. Les duos sont dramatiques, ils s'envolent vers un aigu, en même temps, il faut que tout cela soit aisé et reste beau. Il y a un côté poète quelque part chez Maurizio, comme cette entrée : *La dolcissima effigie...*

La dolcissima effigie sorridente...

In te rivedo della madre cara ;

Nel tuo cor delle mia patria, dolce, preclara,

L'aura ribevo, che m'aprì la mente...

Bella tu sei, come la mia bandiera,

delle pugne fiammante entro i vapo,

tu sei gioconda, come la chimera

della Gloria, promessa al vincitor...

Bella tu sei, tu sei gioconda.

C'est curieux, pour un séducteur, de parler de sa mère et de son drapeau au moment où il veut faire la conquête d'une

femme, c'est plutôt maladroit, c'est là qu'on voit qu'il n'est pas un vrai séducteur, mais sincère avec Adrienne. Les difficultés sont là, mais la musique est très belle et nous porte. Les rôles sont magnifiques. Celui d'Adriana, mais aussi la princesse, un des rôles les plus importants pour mezzo-soprano, celui du baryton est très émouvant, cet homme qui aime cette comédienne depuis des années, qui n'ose pas le lui dire et, quand il touche un héritage, il va presque tenter de lui proposer de se marier, mais revient en arrière dès qu'il s'aperçoit qu'elle aime quelqu'un d'autre. Les petits rôles de caractère aussi sont très bien définis. Il y a un plaisir de plus à savoir que l'histoire est tirée de faits historiques, transformés par les librettistes et Cilea pour en faire un opéra assez éloigné de la pièce, mais ce n'est pas grave et cette œuvre devient peut-être plus forte encore que la pièce dont elle est tirée parce que la musique embellit tout. »

Propos recueillis en novembre 2017.
© texte et photo Jacqueline Dauxois

EN LIRE + :

[http://www.jacquelinedauxois.fr/2017/11/18/entretien-avec-roberto-alagna-sur-adriana-lecouvreur-monte-carlo-2017/photo-Jacqueline Dauxois](http://www.jacquelinedauxois.fr/2017/11/18/entretien-avec-roberto-alagna-sur-adriana-lecouvreur-monte-carlo-2017/photo-Jacqueline-Dauxois)

Compte rendu, opéra. Metz, Opéra-Théâtre, le 17 nov 2017, Donizetti : Don Pasquale. Cyril Englebert / Pierre-Emmanuel Rousseau.

Compte rendu, opéra. Metz, Opéra-Théâtre, le 17 nov 2017, Donizetti : Don Pasquale. Cyril Englebert / Pierre-Emmanuel Rousseau. On oublie souvent que Norina est une des premières veuves joyeuses de l'opéra. La Vedova ingegnosa (Giuseppe Sellitto), les Deux veuves de Smetana, La Vedova scaltra de Ermanno Wolf-Ferrari, d'après Goldoni, ... la liste serait longue de celles-ci occupant le devant de la scène. Naïvement, on croyait que la seule figure féminine de Don Pasquale, soprano léger, dans la tessiture comme dans l'esprit et l'expression, était le personnage central autour duquel l'action se déroulait : Jeune femme de caractère, rusée et capricieuse, lyrique et bouffe, sincèrement éprise d'Ernesto, mais aussi adorable comédienne propre à jouer la mégère revêche, dès le faux-contrat de mariage signé.

Une comédie surprenante, cruelle et grinçante



Ce soir, y aurait-il détournement de livret ? Ce ne serait pas la première ni la dernière fois... Don Pasquale semblait à l'abri de toute récupération tant le propos et l'intrigue sont conventionnels. C'est maintenant chose faite. A en croire **Pierre-Emmanuel Rousseau**, maître d'œuvre et d'ouvrage de la réalisation, Malatesta et Norina seraient roués, vénaux, lubriques, complices de la captation de la fortune de Don

Pasquale, ce dernier dindon de la farce, avec un Ernesto relégué au rayon des accessoires. Même si la lecture peut sembler logique, on a peine à suivre la proposition de mise en scène. Les billets de monnaie distribués par Malatesta ne suffisent pas à accréditer la vénalité des personnages. Point ne suffit qu'une bouteille circule de bouche en bouche pour donner cette ivresse euphorique. Cependant, ce Don Pasquale réserve d'excellents moments, musicalement comme dramatiquement. Le deuxième acte, son finale tout particulièrement, vif, piquant, coloré, et le troisième seront très appréciés.

Le décor, les costumes et les lumières sont signés du metteur en scène, et leur cohérence va sans dire. La commedia dell'arte ne se limite pas seulement aux personnages et à leur jeu. Le décor, ingénieusement conçu, permet de figurer un intérieur comme la scène nocturne dans le jardin, voire le passage d'une gondole. Les costumes, mi XVIIIe S-mi kitsch, sont parfaitement appropriés : de la guêpière de Norina, puis de sa cape, assortie au vêtement de Malatesta, son complice, de la tenue excentrique de Don Pasquale attendant sa Dulcinée, emperruqué comme un Louis XIV vieillissant, Arlequin, Ernesto en Pierrot, c'est un régal. Les éclairages, changeants, souvent crus, aux couleurs elles-aussi très kitsch, participent à la vivacité de l'ouvrage.

La Norina de Rocio Pérez, pleinement épanouie dans sa voix comme dans son jeu, nous vaut un chant élégant, léger et sonore, dont le soutien, la ligne et la couleur sont adorables, avec une égalité de registre rare. Le délié est exempt de minauderies, les effets pyrotechniques sont là, sans ostentation aucune, les aigus sont aisés, agiles et l'ornementation belcantiste idéalement restituée. Sa cavatine, son duo avec Don Pasquale, après le soufflet, chargé d'humour, mais toujours léger, pétillant, l'ultime duo « Tornami a dir che m'ami » atteignent la perfection. Ce chant rayonnant, exemplaire sort indemne de la trivialité, voire de la vulgarité imposés par la mise en scène : Comment croire dans cette Norina qui, après avoir chanté « je suis

prête sauf à trahir mon amour » (acte II scène 5), se livrera à des ébats sans équivoque avec Malatesta, après avoir partagé les caresses d'Arlequin ? Ici, c'est une aguicheuse, friande de jeunes hommes, d'un physique de top-model.

Ernesto, pauvre Pierrot, s'il ne se voit attribuer guère de consistance par cette lecture originale de l'ouvrage, est tout aussi remarquable au plan vocal : **Patrick Kabongo**, authentique ténor di grazia, donne le meilleur de lui-même. La ligne est irréprochable, sobre et soutenue, il sait émettre de vrais piani, sans jamais être plat ou fade. Son « Sogno soave e casto » est prometteur et jamais nos attentes ne seront déçues. Un « Com'è gentil » d'anthologie, des duos ravissants, on est comblé.

Don Pasquale et le docteur Malatesta chantent juste, mais sonnent faux : leur jeu dramatique, artificiel, lié à la conception des personnages, semble les contraindre. Tous deux manquent parfois de rondeur, de verve, de la faconde attendues. Conséquence vraisemblable du parti pris de la mise en scène, qui transforme en comédie grinçante ce qui n'est qu'une bouffonnerie réussie. **Michele Govi**, beau baryton familial du répertoire italien a beaucoup chanté Malatesta avant de s'emparer de Don Pasquale. Excellent comédien, il use de tous les registres avec art. Il passe ainsi de la voix parlée au parlé-chanté et au chant sans qu'il y paraisse.

Alex Martini nous vaut un grand docteur Malatesta. L'émission est aisée, sonore, toujours articulée, conduite avec goût. Il est ici le meneur de jeu, et y prend un plaisir manifeste. Signalons **Julien Belle**, Arlequin de service, notaire d'occasion, dont les interventions musicales sont chiches, mais dont l'activité dramatique est constante : une réussite que ce personnage le plus souvent muet.

Le chœur de l'Opéra-Théâtre, figurant avant le dernier acte, y donne toute sa mesure, avec des déplacements chorégraphiés. **L'Orchestre National de Lorraine**, malgré une ouverture un peu décevante, se montre réactif à la direction de **Cyril Englebert** : la musique pétille, danse, fait rêver comme on l'attend. Signalons comme autant de réussites l'introduction

puis le soutien de la cavatine de Norina, rêveur, poétique, exubérant, ainsi que les poncifs du nocturne et la péroration finale.

Un excellent moment de détente, servi par de solides et talentueux interprètes, pleinement engagés.

Compte rendu, opéra. Metz, Opéra-Théâtre de Metz-Métropole, le 17 novembre 2017, Donizetti : Don Pasquale. Cyril Englebert / Pierre-Emmanuel Rousseau. Michele Govi, Rocio Pérez, Patrick Kabongo, Alex Martini, Julien Belle. Crédit photo : © Arnaud Hussenot – Opéra-Théâtre de Metz

Compte-rendu, concert. Dijon, Auditorium, le 14 nov 2017.

Concert russe. Sinfonia Varsovia / Thomas Rösner / David Grimal.



Compte-rendu, concert. Dijon, Auditorium, le 14 nov 2017. Concert russe. Sinfonia Varsovia / Thomas Rösner / David Grimal. Trentenaire depuis peu, Sinfonia Varsovia s'est hissé dans le cercle restreint des grandes formations. Y ont contribué Menuhin, Penderecki – qui en fut

le directeur artistique de 1997 à 2003 -, et Minkowski, entre autres. Le public ne s'y est pas trompé qui emplissait le vaste Auditorium de Dijon pour l'accueillir avec David Grimal, le talentueux violoniste et animateur des Dissonances. Un programme russe associait Tchaïkovsky à Prokofiev et Stravinsky.

Excellente idée d'ouvrir le concert par cette allègre centenaire qu'est **la première symphonie « Classique » de Prokofiev**, si plaisante, à la bonne humeur communicative. La démonstration orchestrale, sous la baguette de Thomas Rösner, est aboutie : les tempi sont justes, avec la légèreté, la fluidité, la vigueur et clarté pour caractéristiques. Au premier mouvement, jubilatoire, succède le délicieux larghetto – menuet de fait – élégant, tendre à souhait. La gavotte prend les accents d'une valse un peu forcée, qui sent davantage son Chostakovitch que Prokofiev. Le final est enfiévré, volubile, aérien avec ses ponctuations énergiques. La perception est renouvelée par cette lecture inspirée, mais aussi par le choix

de confier à la grande formation une œuvre écrite pour l'orchestre classique de Haydn : si les contrastes dynamiques en sont accusés, les équilibres entre les vents et les cordes en souffrent quelque peu.

Tout autre est le second concerto pour violon du même compositeur : oeuvre rauque, inquiète, rugueuse et soyeuse à la fois, virtuose tant pour le soliste que pour l'orchestre. Les constants changements de métrique, de mouvements, de tempi en rendent l'exécution particulièrement exigeante. **L'aisance de David Grimal est manifeste**, qui se joue des difficultés techniques pour nous en faire partager le lyrisme. Dès son exposé, seul, du thème principal et obsédant du premier mouvement, on est sous son emprise. L'ample andante, avec les clarinettes et le basson, ses jeux de timbres plus éthérés que jamais, la délicieuse pastorale centrale emportent l'adhésion. Le finale, un rondo, nous fait retrouver le Prokofiev nerveux, incisif, rude, puissant tel que le public le reconnaît.

De Tchaïkovski, la deuxième des trois Suites de Roméo et Juliette nous est offerte avec un orchestre et un chef superlatifs. C'est rond, plein, coloré, lyrique au point qu'on oublie le ballet pour le drame. Les attentes et les progressions sont conduites de main de maître : autant de régals. Les textures, diaphanes ou paroxystiques, toujours claires, témoignent d'une perfection orchestrale rare. **Thomas Rösner** est admirable dans la conduite inspirée et terriblement efficace de l'orchestre. Rien n'est laissé au hasard, et la réussite est évidente. Ignorerait-on le drame que l'émotion nous étreint.

La suite (1919) de l'Oiseau de feu, de Stravinsky, confirme l'excellence de l'orchestre et de sa direction. La fidélité au texte et à son esprit est absolue : la magie nous captive. De la grâce aérienne, de la légèreté à l'énergie tellurique, comme à la délicatesse fragile du début de la berceuse, tout est là. De quel plus beau finale pourrait-on rêver ?

Compte rendu, concert. Dijon, Auditorium, le 14 novembre 2017. Concert russe avec le Sinfonia Varsovia, dirigé par Thomas Rösner, et David Grimal en soliste. Prokofiev : Symphonie n°1 « Classique », puis 2e concerto pour violon ; Tchaïkovsky : Suite de Roméo et Juliette ; Stravinski : Suite de l'Oiseau de feu. Crédit photo © Mirosław Pietruszysk

Compte-rendu, concert. Dijon, Opéra, Auditorium, le 12 novembre 2017. Monteverdi : madrigaux, extraits d'opéras / Jos van Immerseel



Compte-rendu, concert. Dijon, Opéra, Auditorium, le 12 novembre 2017. Monteverdi : madrigaux, extraits d'opéras / Jos van Immerseel. Chaque ensemble aura payé son tribut à l'année Monteverdi. Anima Eterna, dont ce n'est pas le propos premier, a eu l'intelligence de réunir trois de ses chanteurs de prédilection à un ensemble de musique baroque, inconnu mais de haut vol, autour d'un programme particulièrement bien conçu. Dijon

l'accueille, après Bruges, Anvers, Hasselt, 48h après Versailles. C'est un résumé de l'art du Monteverdi profane : madrigaux, madrigaux dramatiques, ouvrages lyriques s'y succèdent harmonieusement. **Pour commencer, Il combattimento di Tancredi e Clorinda**, célèbre entre tous les madrigaux amoureux et guerriers du livre VIII. Pas tout à fait opéra, mais non plus madrigal, cette pièce démonstrative du stile concitato a fait l'objet de dizaines d'enregistrements depuis Edwin Loehrer. Le personnage principal est le narrateur (Testo) auquel toutes les expressions sont confiées, de la tendresse à la violence la plus brutale. **Christoph Pregardien** s'y révèle un des plus convaincants par sa force narrative, par sa large palette expressive et sa distinction. N'était la couleur de la langue, selon quelques puristes, tout est là : le débit, la dynamique, le soutien de la ligne. Les brefs échanges entre Tancrède et Clorinde, confiés à **Julian Prégardien** et à **Marianne Beate Kielland** s'accordent parfaitement au chant du narrateur. L'orchestre d'instruments anciens, limité aux effectifs préconisés par Monteverdi, est formé très majoritairement de musiciens flamands inconnus, n'était le maître d'œuvre, Jos van Immerseel. La formation se révélera magistrale, conduite par le premier violon, de son pupitre. Les attaques, les phrasés, les équilibres et les couleurs nous ravissent. Le continuo, scolaire, convenu, déçoit un peu, comme la réserve mise à illustrer le « stile concitato » avec sa violence extraordinaire. L'excellence du soliste ne suffit pas à oublier Garrido et Alessandrini, comme la vocalité italienne.

L'enchaînement du Combat de Tancrède et Clorinde avec « **Tempo la cetra** » relève de l'évidence. L'ample madrigal, dont la sinfonia de Giambattista Marino ouvre le septième livre de madrigaux, relève de la même veine que ceux du huitième : Mars et Vénus s'affrontent toujours, dans la même tonalité, avec une caractérisation voisine. Cette pièce rare, sera l'occasion pour le fils, Julian, de faire montre de toutes ses qualités. La voix est lumineuse, sonore, d'une agilité surprenante,

capable d'une ornementation riche et subtile. Le célèbre Lamento d'Ariana est naturellement confié Marianne Beate Kielland. Le beau mezzo, puissant, coloré s'y épanouit, réservant l'expression la plus touchante pour la fin : « parlò l'affanno moi, parlò il dolore... ».

Le Retour d'Ulysse dans sa patrie marqua le début de carrière de Christophe Prégardien, avec René Jacobs. Sans aucun doute une partition qui l'aura marqué et qu'il vit intensément. Son chant est exemplaire, la théâtralité comme l'émotion sont au rendez-vous. Son Télémaque de fils n'est pas en reste, tout comme la Minerve de Marianne Beate Kielland. Interrotte speranze, seizième des madrigaux du livre VII, est l'occasion de réunir nos deux ténors, avec le seul soutien de la basse continue de Jos van Immerseel. Passionnant duo où les voix se combinent s'imitent, se confondent, et où l'on perçoit l'amour filial. L'enchaînement se fait tout naturellement avec le « Possente spirto » d'Orfeo (acte III, sc. 2), très retenu, soutenu par les cordes et les cornets jouant en écho. Splendide de force et d'émotion, c'est un régal pour l'oreille. La scène 2 de l'acte V (« Perch'a lo sdegno ») – où Apollon, le père compatissant, va entraîner Orphée, son fils, dans la douceur et la paix du ciel – constitue le sommet de ce concert. Christoph et Julian s'identifient totalement aux deux personnages et leur chant, idéal, est d'une vérité bouleversante. En bis, le célèbre Lamento della Ninfa (« Amor... ») avec son ostinato obsédant de quarte descendante. Tout est là, le bonheur des interprètes comme celui du public, communiant dans une même ferveur.

Compte rendu, concert. Dijon, Opéra, Auditorium, le 12 novembre 2017. Monteverdi : larges fragments d'opéras, enrichis de madrigaux. Jos van Immerseel, Christoph et Julian Prégardien, Marianne Beate Kielland. Crédit photo © Opéra de Dijon – Gilles Abegg.

CD événement, annonce. JS BACH : BRANDENBURG CONCERTOS / REINHARD GOEBEL (2 cd SONY classical, 2016).

CD événement, annonce. JS BACH : BRANDENBURG CONCERTOS /  REINHARD GOEBEL (2 cd SONY classical, 2016). Reprise réjouissante. 30 années après avoir gravé une première et légendaire approche sur instruments d'époque des Concertos Brandebourgeois , – alors avec son ensemble aujourd'hui disparu Musica Antiqua Köln, le violoniste ressuscité, plus inspiré et **chantant que jamais, Reinhard Goebel**, devenu chef, propose (ici fin 2016) une nouvelle version juvénile, superlative du cycle flamboyant signé par un Bach des plus aimables et mondains. Le chef a réuni un collectif d'instrumentistes épatants qui savent mêler virtuosité, finesse, total engagement et précision. On croirait qu'ils viennent d'exhumer la partition et la lire avec un enthousiasme premier.

Les 6 Concertos mythiques, complété par la sinfonia BWV 174 – aux deux mouvements où les cordes décollent et s'embrasent en une chorégraphie en lévitation, illustrent avec éloquence et entraînent tout ce que l'intelligence musicale peut accomplir, décidant des partis interprétatifs. Il en résulte une lecture qui saisit par sa coupe nerveuse et tonique, un bain d'énergie et un festival de timbres (cordes, vents et cuivres d'une santé concurrentielle) qui est aussi vivier de nuances en constante réinvention.

Avec un nouvel ensemble berlinois – **Berliner Barock Solisten**, le père de la révolution baroque après Harnoncourt, renoue avec ce qui manque chez beaucoup de virtuoses de la jeune

génération baroqueuse actuelle, le sens du risque, le goût de l'expérimentation, profitant de ce que le Baroque proche de l'improvisation, permet une infinité d'options possibles dans la résolutions des phrasés, de la dynamique, de la balance, de l'articulation, de l'équilibre instrumental...

Force est de constater que le « vétéran » Goebel regorge aujourd'hui d'idées, cultive une imagination jamais au repos, préfère comme ici, repousser encore les limites de l'expressivité surprenante. Parmi d'autres joyaux accomplis, le pétulant BWV 1048, n°3, regorge et d'allant, d'articulation et de fluidité impérieuse. La frénésie et l'élégance sont idéalement canalisées au service de la jubilation.

Voici assurément le triomphe de l'imagination, de la liberté servie par une expérience, une vision, un engagement de premier fervent. C'est bien d'une seconde jeunesse, passionnante par les chemins de traverse qu'il nous fait découvrir s'agissant d'un cycle que l'on croyait connaître de fond en comble. Lecture jubilatoire. Prochaine grande critique dans le mag cd dvd livres de classiquenews



**CD événement, annonce. JS BACH :
BRANDENBURG CONCERTOS / REINHARD GOEBEL (2
cd SONY classical, 2016) – enregistrement
réalisé à Berlin, diapason 442, en juillet
et décembre 2016. CLIC de classiquenews de
novembre et décembre 2017.**

CD événement, annonce. In Excelsis Deo. Desmarest / Valls (2 sacd Alia Vox – Jordi Savall, 2016)

CD événement, annonce. In Excelsis Deo. Desmarest / Valls (2 sacd Alia Vox – Jordi Savall, 2016). Voici un disque éloquent, solennel qui replace avec quel sens de l'actualité brûlante (hasard heureux / malheureux du calendrier) la question de l'identité catalane (ici baroque). En exhumant **la Missa Scala Aretina du catalan**



Francesc Valls (1671-1747), créée en pleine Guerre de succession d'Espagne, à Barcelone en 1702, Jordi Savall et ses troupes catalanes sur instruments d'époque, souligne cette spécificité artistique, esthétique qui place Barcelone au début du XVIII^e au rang des capitales ferventes les plus démonstratives, mais aussi les mieux caractérisées. Un disque à l'indiscutable valeur artistique qui pose avec raison la question de la singularité culturelle catalane dans le contexte indépendantiste de cette fin 2017.

La Missa Scala Aretina (1702) révèle une connaissance approfondie des styles français, italien, germanique, ce à une époque située avant la résolution spectaculaire de la guerre de succession d'Espagne, survenue avec la chute de Barcelone, le 11 septembre 1714. Valls se rapproche ainsi d'un certain Biber, autre compositeur du XVII^e – mais qui précède Valls, habile dans le traitement des effectifs multiples sous la voûte (pour Biber, celle de la cathédrale ou Dom de

Salzbourg), et en particulier de sa Messe Bruxellensis à 23 parties (dont 2 chœurs de 4 chanteurs distincts) que Jordi Savall a abordé dans un autre enregistrement. Ecrite pour 11 parties, la Missa Scala Aretina engage 3 chœurs (de 3, 4 et 4 solistes) plus 2 violons (doublés par les hautbois), 1 violoncelle, 2 orgues, 1 harpe and 2 trompettes (plus 1 violone et 1 trombone, ajouté selon l'usage avéré de l'époque).

Ce qui frappe immédiatement ici c'est la franchise du style, portée par une joie irrépressible et inexorable, riches en effets et contrastes, le développement d'un contrepoint complexe, aux architectures savantes, qui comprend des passages concertants d'une belle intériorité, ce malgré les cuivres (trompettes) au chant d'une solennité permanente. Se distinguent les sextuors du Qui tollis peccata mundi, les quatuors de l'Et incarnatus est où s'affirment a contrario chaleur et tendresse. Mais c'est essentiellement le parcours des dissonances si personnelles (début de l'Agnus Dei) qui caractérise l'écriture de Valls, dont la ferveur s'écarte d'une majesté uniquement superfétatoire : l'atténuation et la délicatesse intérieure que sait y déployer chef et musiciens, servent le dévoilement du génie catalan baroque, dans les dernières années du règne de Louis XIV.



Couplée à la **Messe à deux chœurs de Desmarets (Versailles, 1704)** donc créée deux années plus tard, la Missa de Valls rend



justice à une maturité musicale qui renforce de facto l'idée d'une spécificité catalane. Plus de 300 ans après sa création, la partition porte fièrement l'acuité stylistique d'un compositeur dont on peut plus gommer l'originalité. Il est passionnant de comparer les deux oeuvres et les climats distincts qu'elle permettent d'identifier : la sonorité ample, voluptueuse des accents choraux de Desmarest renseigne parfaitement cette couleur versaillaise propre au Grand Siècle, où domine la marque de l'orchestre lullyste, à

la fois solennel, grandiose et aussi d'une tendresse spécifiquement française.

CD CLIC de CLASSIQUENEWS de novembre 2017. Grande critique à venir dans le mag cd dvd livres de classiquenews.com – enregistré à Versailles en juillet 2016. 2 SACD [ALIA VOX](#)

CD, annonce, premières impressions. HANDEL : SHADES OF LOVE / ANNA KASYAN, soprano (1 cd evidence)

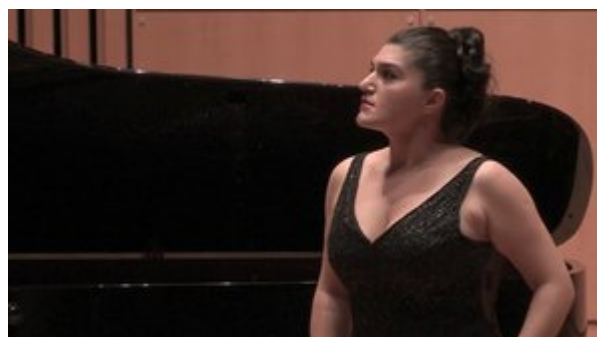
CD, annonce, premières impressions. HANDEL : SHADES OF LOVE / ANNA KASYAN, soprano (1 cd evidence). Classiquenews suit la soprano Anna Kasyan depuis plusieurs années, en particulier depuis sa participation au Concours international de belcanto Vincenzo Bellini où par une incroyable justesse dramatique, inféodant sa technique et ses moyens vocaux à



la seule pureté de l'expression, comme soignant aussi la finesse de son articulation, elle remportait alors, à Paris au CNR, rue de Madrid en 2013, le Premier Prix. Ici la Bellinienne se fait ambassadrice baroque, au service de

l'amour haendélien, dans une sélection de cantates tragiques et sentimentales, dramatiques et sensuelles que le divin Saxon a écrit pour soprano et continuo ; d'où le titre « Shades of love » : ombres de l'amour :... invitation aux nuances souterraines les plus intenses. Voici avant notre critique développée, les premières impressions de ce disque qui s'affirme comme un recentrage stylistique bienheureux dans la carrière de la jeune diva : confrontée à un texte qui doit s'incarner sans être dilué, la soprano démontre ses qualités de diseuse et d'actrice nuancée.

PREMIERES IMPRESSIONS.



En quatre arias, – le premier air étant le plus long jusqu'à 6mn-, entrecoupées de récitatifs, la **Cantate Lucrezia** affirme dans un parcours harmonique très subtil, les tiraillements d'une âme éprouvée, sommée de résoudre

l'insupportable ; celle d'une femme violée malgré elle et qui horrifiée par l'acte commis, se donne la mort. Coupable alors qu'elle est victime, la jeune épouse au corps humilié et sali, se tue non sans avoir aussi maudit son violeur... Incroyable situation dramatique qui est un vrai défi interprétatif pour toute diva : **Anna Kasyan** est une belcantiste avérée, confirmée par le premier prix du **concours Bellini 2013**. Elle a participé **aux Mozart de Currentzis à Perm**, incarnant une piquante et passionnante Despina ([Cosi fan tutte : lire ici notre critique du cd Cosi fan tute de Mozart par Currentzis avec Anna Kasyan, 2013](#)).

Avouons d'abord notre légère déception au début de Lucrezia : voix instable, colorature et vocalises en perte de justesse et articulation pas toujours exacte. Mais dans les 3 dernières sections l'intonation se stabilise, le verbe fusionne avec les accents vocaux, la technique et l'émission se clarifient, au service de couleurs intérieures totalement juste. La tenue plus syllabique et rythmique, sur des brèves pointées, le

débit raisonné et juste... affirment un nerf ferme, soutenu, une projection nerveuse qui incarne la dernière Lucrezia, soudainement déterminée, qui en enfer, accomplira sa juste vengeance.

Très ornemenée, ***Se pari è la tua fe*** est une cantate qui frappe par sa coupe rythmique, son intensité, ses contrastes d'une finesse calibrée : la diva conquiert ce terrain guerrier où le chant amoureux devient transe solitaire pour laquelle la soprano Kasyan défend avec un bel aplomb l'espoir que suscite l'amour croissant. Agile, soucieuse de la couleur comme du caractère de la scène, la soprano gagne en assurance.

Belcantiste distinguée, Anna Kasyan cisèle la lyre amoureuse Haendelienne

Puis, la voilà très à son aise dès le début de **Clori**: émission nuancée et sûre, aigus tendres et parfaitement couverts, voilà une évidente maîtrise, apte à exprimer cette extase languissante d'un cœur aimant qui craint d'être écarté et trahi (13). L'intonation est idéale et rappelle le don de la



chanteuse pour l'incarnation dramatique tel qu'il s'était révélé dans son air de finale pour le **Concours Bellini 2013** : la fameuse scène d'Imogène du **Pirate** de Bellini et qui lui valut de remporter le premier prix ([voir notre captation vidéo de la scène d'Imogene d'il Pirata](#)).

La Kasyan parvient idéalement à rendre vertiges, panique, fragilité hallucinée d'un amour éperdu mais inquiet, à juste titre : les vocalises sont dessinées sur le souffle, en lignes maîtrisées, longues, amples, au caractère juste car toujours soucieuse de l'articulation du texte (15).

Même travail sur les couleurs justes produites par le sens du texte dans la plus languissante et douloureuse « **Sento là que ristretto** » / **j'entends que là bas...** Dont le largo s'apparente à un lamento grave et profond où le cœur qui souffre s'embrase littéralement : le soprano canalisé, filigrané, aux très belles nuances d'une dépression éperdue, se déploie naturellement, en lignes vocales et respirations parfaitement négociées. Articulée, soucieuse là encore du sens de chaque mot, Anna Kasyan fait montre de son talent de diseuse. L'art de la vocalise et du lamento haendéliens s'avère comme c'est le cas de Mozart, une pratique et un parcours salvateurs pour la voix : recentrée sur la juste projection du texte, le chant gagne en précision et en exactitude expressive, débarrassant l'approche de tout ce qu'elle peut avoir d'artificiel comme d'accessoire. La juste couleur au juste moment textuel. Rien de tel pour recentrer la voix et le style sur ce qui nous intéresse réellement : la vérité du chant.

De ce point de vue, encore perfectible certes, **Anna Kasyan** nous régale dans ce disque recommandable. Dommage que le continuo trop en retrait et parfois lisse, sans guère de richesse dynamique, n'ose pas vraiment dialoguer avec la diva nuancée, volubile. A suivre d'ici le 20 novembre 2017, notre grande critique dans [le mag cd dvd livres de classiquenews...](#)



CD, annonce, premières impressions. **HANDEL : SHADES OF LOVE / ANNA KASYAN, soprano** (1 cd evidence). Grande critique développée à venir dans le mag cd dvd livres de classiquenews

SHADES OF LOVE : Anna Kasyan (soprano)

Cantates de Georg Friedrich Haendel (1685-1759)

Lucrezia, HWV.145

1. O Numi eterni! recitativo 0'58
2. Già superbo del mio affanno aria 6'06
3. Ma voi forse nel Cielo recitativo 0'44
4. Il suol che preme aria 2'44
5. Ah! che ancor nell'abiso recitativo 0'41
6. Questi la disperata furioso 0'35
7. Alla salma infedel aria 3'10
8. A voi, a voi, padre recitativo 1'10
9. Già nel seno arioso 1'44

Se pari è la tua fè, HWV.158a

10. Se pari è la tua fè aria 2'31
11. Sì, sì, questa sia solo recitativo | Non s'afferra d'amore aria 2'40

Clori, mia bella Clori, HWV.92 12. Clori, mia bella Clori recitativo 0'51

13. Chiari lumi aria 4'33
14. Temo ma pure io spero recitativo 0'39
15. Ne' gigli e nelle rose aria 1'51

16. Non è però che non molesta e grave recitativo 0'30
17. Mie pupille aria 4'06
18. Tu nobil alma, in tanto recitativo 0'27
19. Di gelosia il timore aria 2'13

Sento là che ristretto, HWV.161b

20. Sento là che ristretto recitativo 1'20
21. Mormorando esclaman l'onde aria 7'00
22. Son io Nice, il ruscello recitativo 0'59
23. Se un sol momento aria 3'22

Crudel tiranno Amor, HWV.97

24. Crudel tiranno Amor aria 3'57
25. Ma tu mandi al mio core recitativo 0'23
26. O dolce mia speranza aria 7'33
27. Senza te, dolce spene recitativo 0'27
28. O cara spene, del mio diletto aria 3'15

Durée total : 1h06mn

1 cd evidence ref. : EVCD038 / sortie le 3 novembre 2017.

<http://evidenceclassics.com/discography/handel-shades-of-love/>

Continuo :

Ophélie Gaillard (cello)

Jorge Jimenez (violin) □ Anastasia Shapoval (violin)

Michel Renard (viola)

Jory Vinikour (harpsichord)

Présentation par le label [evidence](#) :



Composées lors du séjour italien de Haendel au début du XVIIIe siècle, les cantates interprétées par la soprano Anna Kasyan dessinent une cartographie nuancée du cœur des héroïnes d'opéra. Ce sont alors les castrats qui brûlent les planches des scènes italiennes mais quelques cantatrices se font tout de même entendre. Ces cantates italiennes furent

ainsi exécutées en leur temps par Margherita Durastanti. Anna Kasyan prend le relai de la prima donna et fait revivre avec passion les tourments de ces figures déchirées entre amour et devoir. Mélange d'histoire et de mythologie, les livrets des cantates – comme ceux des opéras – font la part belle aux personnages féminins dont Lucrece est ici le plus parfait modèle.

En réunissant ces partitions, Anna Kasyan offre un programme dramatique et virtuose. Grand prix du concours de belcanto Vincenzo Bellini, elle met sa technique au service de l'expression en renouvelant sans cesse les ornements et en soignant le phrasé au plus prêt du texte et des affects qu'il exprime.

*

Composed during his Italian stay at the beginning of the 18th century, Handel's cantatas, interpreted by the soprano Anna Kasyan, draw a nuanced picture of opera heroin's heart. At this time, women were not often allowed to appear in front of an audience. However, the Italian prima donna Margherita Durastanti, one of the few professional female singers of the period, delighted listeners with her brilliant interpretations of Handel's cantatas. Besides, their librettos favor female characters such as Lucrezia, and describe the dilemma of love against duty. It's now up to Anna Kasyan to express the multiple shades of a woman's emotional life in this theatrical and virtuoso program. Crowned at the Vincenzo Bellini Belcanto Competition, she shows great technique in the ornamentation,

and polishes the phrasing at the nearest of the text and affects.

Compte-rendu, critique, opéra. Genève, Opéra des Nations, le 3 novembre 2017. Offenbach : Fantasio. Gergely Madaras / Thomas Jolly

Compte rendu, opéra. Genève, Opéra des Nations, le 3 novembre 2017. Offenbach : Fantasio. Gergely Madaras / Thomas Jolly. Encore largement méconnu, Fantasio trouve – enfin – la faveur des salles d'opéra. Depuis 1994 (Gelsenkirchen et...) 2000 (Rennes) puis 2015



(Festival Radio-France Montpellier), l'intérêt pour cette partition ne se dément pas. En février dernier, cette production était créée à l'Opéra Comique (au Châtelet). Si la mise en scène n'a subi que peu de changements pour Genève, la distribution en est presque totalement renouvelée.

Ouvrage singulier et attachant que ce Fantasio, dont le livret est adapté par le frère de Musset de la pièce aigre-douce de son frère, Alfred. Une nouvelle fois, Offenbach ambitionne de forcer les portes de l'Opéra Comique, et y parvient. Las, le désintérêt de son directeur, le contexte historique – on suit

de peu la défaite de Sedan et la Commune – sont la cause d'un échec retentissant. Il faudra attendre les Contes d'Hoffmann pour qu'Offenbach soit enfin considéré comme autre chose qu'un amuseur. Inclassable, sans ascendance ni descendance, si ce ne sont Les Contes d'Hoffmann, cet opéra-comique mêle le « sublime au grotesque ». L'intrigue est simple : Fantasio, fantasque, poète et rêveur parfois grinçant, s'est épris de la fille du roi. Or celle-ci est promise à un prince voisin pour sceller une paix à laquelle tout le monde aspire. Fortunio se substitue au bouffon disparu, qu'elle aimait, et le prétendant échange son habit avec celui de son aide de camp pour percer les sentiments de sa fiancée. L'univers de E.T.A. Hoffmann n'est pas loin, avec ses fantasmagories.



La réalisation de Thomas Jolly confirme les qualités déjà mentionnées pour sa première mise en scène d'opéra (Eliogabalo, de Cavalli, à Garnier, il y a un peu plus d'un an). Depuis la création parisienne de ce Fantasio, en

février dernier, on en connaissait les ressorts. Mais, comme il le souligne justement, « la mise en scène reste du papier cadeau autour d'une boîte immuable dans laquelle s'agitent et s'animent des corps vibrants ». Véritable hymne à la fantaisie, la réalisation est passionnante. Un décor unique et changeant, avec des grooms manipulateurs, installateurs d'éléments complémentaires appropriés, mis en valeur par des éclairages magistraux, permet le déroulement des trois actes. Le château du roi de Bavière apparaît ponctuellement au travers d'un objectif photographique, à ouverture variable, en fond de scène. On y accède par un imposant escalier, au centre

du dispositif. De part et d'autre, sur et sous les terrasses, comme en avant-scène, les protagonistes vont évoluer, sans oublier les airs, puisque Fantasio s'envole dans la lettre « O », un peu comme Fred, le dessinateur, faisait s'évader Philémon par la lettre « A ». Une débauche d'effets de lumières accompagne chacune des scènes, jusqu'à l'éblouissement du public par la rampe d'avant-scène. Les costumes traduisent également la fantaisie de l'ouvrage et de ses personnages avec un goût très sûr. La mise en scène est truffée de références – volontaires ou involontaires – sans jamais la moindre pesanteur. Ne commence-t-on pas par ce qui pourrait être la Barrière d'Enfer (de La Bohème) sous la neige, dans un décor lugubre et grisâtre ? La fine équipe des amis de Fantasio (Spark, Facio, Max et Hartmann) qui vont conduire la comédie du premier acte auraient-ils inspiré Puccini ? La monstrueuse cuisinière, armée de sa louche, s'est-elle échappée de l'Amour des trois oranges ? Ce régal constant de l'œil et de l'esprit ne doit pas faire oublier l'essentiel : les interprètes.

Katija Dragojevic est Fantasio. A l'égal de Marianne Crebassa (à Montpellier, puis à Paris) elle s'en est approprié la vivacité, la poésie, la fantaisie provocatrice et espiègle. Son chant est savoureux, charnu et chacun de ses airs et de ses duos avec Elsbeth, la princesse, son jeu dramatique sont également captivants. Un grand mezzo, trop rare en France. La fille du roi de Bavière est **Melody Louledjian**, jolie voix, fraîche et virtuose, dont le timbre parfois acide et les passages parlés peuvent déranger. Son père, dans l'ouvrage, est campé magistralement par **Boris Grappe**, excellent comédien dont les interventions chantées se limitent aux ensembles, ce que l'on regrette. **Pierre Doyen** nous vaut un Prince de Mantoue autoritaire et fat, mais aussi sensible, à la voix sonore et toujours compréhensible. Son garde du corps n'est autre que **Loïc Félix**, ce ténor abonné au rôle de Marinoni. Son aisance vocale et dramatique relève de l'évidence. Flamel, la suivante de la princesse, est Héloïse Mas. Le jeu et la voix seraient

pleinement convaincants si le registre grave était davantage soutenu.

Offenbach fait du chœur, des chœurs, un acteur à part entière. Même si nous ne suivons pas le commentaire de Thomas Jolly à leur endroit (« Le chœur est le personnage principal »), Fantasio n'est pas Boris, l'importance des interventions de la foule – versatile – la qualité de l'écriture, la variété des formations leur donnent une place essentielle. Ceux du Grand-Théâtre sont admirables, tant par leur qualité vocale que par leur jeu dramatique. **La direction musicale de Gergely Madaras permet à l'Orchestre de Suisse Romande de briller de tous ses feux** : dans les passages intimistes, chambristes comme dans les explosions spectaculaires. Les vents, les violoncelles (avec un beau solo) sont très sollicités. La délicatesse, les phrasés, les équilibres sont ménagés pour notre plus grand bonheur. Les incessantes acclamations qui saluent les artistes témoignent du bonheur partagé de cette mémorable soirée.

Compte rendu, opéra. Genève, Opéra des Nations, le 3 novembre 2017. Offenbach : Fantasio. Gergely Madaras / Thomas Jolly. Katija Dragojevic, Melody Louledjian, Boris Grappe, Pierre Doyen, Loïc Félix, Héloïse Mas, Philippe Estèphe, Fabrice Farina, Orchestre de la Suisse Romande, Chœur du Grand-Théâtre. Crédit photos : © GTG – Carole Parodi – 2017 – [A l'affiche genevoise jusqu'au 20 novembre 2017](#)

CD, coffret événement,

annonce. NOEL 2017. LUCIANO PAVAROTTI, the complete opera recordings, DECCA



CD, coffret événement, annonce. NOEL 2017. LUCIANO PAVAROTTI, the complete opera recordings, DECCA – 95 cd + 6 blu ray pure audio). Avant notre grande critique et notre cycle de focus et analyses du coffret événement PAVAROTTI (3 feuillets thématiques à venir), classiquenews souligne la valeur du legs discographique édité par DECCA, pour les 10 ans de la

mort de Luciano Pavarotti. En éditant en version remastérisée avec un riche livret illustré expliquant l'ampleur de l'héritage musical du plus grand ténor du XX^e, Decca a bien raison de proposer pour les fêtes ce coffret événement, comme il s'en était agi des sublimes coffrets Deutsche Grammophon synthétisant en 3 coffrets événements eux aussi, le legs KARAJAN. Ici, le ténor, artiste phénoménal, incarne un âge d'or du Bel canto, en particulier italien, serviteur élégantissime au timbre brillant, solaire, des héros de Bellini, Donizetti, Verdi et jusqu'au Puccini (Calaf). La musicalité, l'agilité, l'intensité, la technique accordée à une grande intelligence psychologique, d'autant plus sidérante quand on sait que l'artiste était piètre acteur ; car ici tout passe par la finesse et le contrôle total des moyens vocaux. Luciano Pavarotti incarne les années glorieuses de l'ère du compact disque, soit les années 1980. Ses partenaires féminines représentent aussi l'âge d'or du chant bellinien et verdien : Joan Sutherland, Mirella Freni, ... Le chant

souverain, impérial s'impose encore à nous comme celui de Callas (autre grande belcantiste). Aucun doute que Luciano Pavarotti n'a pas usurpé son immense rayonnement planétaire : son art se manifeste dans sa justesse, sa précision, sa vérité. Un idéal que recherche tout chanteur digne de ce nom.



**CD, coffret événement
annonce. LUCIANO PAVAROTTI,
the complete opera
recordings / Decca –
intégrale des opéras pour**

le disque / Decca. Le spectre ainsi
recomposé récapitule les grandes
intégrales lyriques pour le studio Decca,
depuis La Fille du régiment de Donizetti
sous la direction de Richard Bonyng (aux côtés de l'épouse de
ce dernier, Joan Sutherland, Londres, juillet 1967) jusqu'au
mythique I Lombardi de Verdi (Oronte, au Met de New York en
1996). Soit 3 décades d'un engagement lyrique exceptionnel.
Bonus : sa Bohème d'avril 1961 à Modène... au total, 101
galettes à la valeur artistique inestimable. Prochaine grande
critique à venir dans le mag cd dvd livres de classiquenews /
puis cycle de 3 volets analyses sur le contenu du coffret
événement. Coffret élu CLIC de classiquenews d'octobre 2017.



Contenu :

95 cd + 6 Blu-ray Audio discs dans leur jaquette
d'origine

Présentation de chaque prise de rôle

Intégrale des opéras enregistrés pour Decca,

Philips, Deutsche Grammophon

Dont deux opéras enregistrés par Warner classics/EMI : L'Amico
Fritz, Don Carlo

34 opéras ainsi enregistrés, mais aussi les reprises réalisées
par le ténor

Remastérisation des enregistrements aux studio Abbey Road :

transfert des bandes analogiques en 24 bit

Débuts de Luciano Pavarotti dans La Bohème (Modène, 1961)

BONUS : 6 enregistrements légendaires en 24 bits (Blu-ray
Audio)

Livre notice comprenant un essai de James Jolly, nombreuses
photographies évoquant les épisodes de la carrière dont des
témoignages de sa collaboration avec les chefs Solti, Karajan,
Mehta, Levine... et avec ses partenaires dont Mirella Freni...



english version :

CD, set box : LUCIANO PAVAROTTI, the complete opera recordings / DECCA. 2017 is the tenth anniversary of the passing of the 20th Century's most famous tenor – Decca marks this occasion to marvel once again at the sheer quality of the voice of 'The People's Tenor' with a 101-disc collection presenting every role he ever recorded and performed. Every role since his debut recording of La Bohème in 1961 is included, allowing

critics, collectors and opera lovers once more to appreciate his truly exceptional gifts. Every single opera is presented in the best possible audio quality, remastered at Abbey Road under the supervision of former Decca engineers.

- 95 CDs + 6 Blu-ray Audio discs in original jackets
- Presenting EVERY role ever performed, brought together for the first time
- Complete opera recordings from Decca, DG and Philips
- Includes two opera recordings from EMI/Warner Classics: L'amico Fritz and Don Carlo
- 34 complete operas PLUS a number of operas he recorded more than once
- Also included are the stellar recordings of Verdi's Requiem and Rossini's Stabat Mater
- Recordings remastered at Abbey Road and presented in the best possible quality. 21 analogue recordings now in definitive 24-bit transfers
- Includes his debut performance of La Bohème, Modena, 1961
- PLUS Six iconic performances in true 24-bit (Blu-ray Audio)
- Hardback book with new essay by James Jolly, numerous photographs from his career, press clippings and reminiscences from collaborators such as Zubin Mehta and Mirella Freni

Précédents cd de Luciano PAVAROTTI, annoncés, distingués par [CLASSIQUENEWS](#) :



CD, coffret, compte rendu critique. THE GREAT LUCIANO PAVAROTTI (3 cd Sony classical). Le coffret qu'édite pour l'anniversaire de la mort de Luciano Pavarotti, – ce 6 septembre 2017 marque les 10 ans de sa mort-, Sony classical vaut bien des archives majeures dévoilant l'exceptionnel instinct dramatique du ténor légendaire décédé en 2007. Le

triple coffret se rend même indispensable pour tous ceux qui souhaitent encore découvrir et explorer ce répertoire ciselé par le ténorissimo italien. De fait aux côtés de ses Donizetti et Bellini d'anthologie, il restera toujours ses premiers Verdi, avec ici un chef digne de sa lyre solaire, de son timbre stylé, de ses phrasés uniques, de son legato irradiant et incandescent, de sa souveraine musicalité, de sa justesse exemplaire, de son vibrato si finement contrôlé... Voici donc en volet 1 (cd1), un récital anthologique qui vaut autant pour l'intelligence solarisée d'un timbre verdien de première qualité, que par le tempérament orchestral et dramatique ... [EN LIRE +](#)



SONY classical et DECCA fête celui qui reste 10 ans après sa mort, l'astre étincelant de l'opéra (avec MARIA CALLAS dont le 16 septembre 2017 marque le 40è anniversaire de la disparition). Legato de rêve, style nuancé en vrai belcantiste, timbre solaire, articulation

de l'italien somptueuse... Luciano Pavarotti avait tout. Certes le corps impressionnant du géant au mouchoir blanc en faisait un piètre acteur sur la scène, mais la voix incarnait totalement l'enjeu dramatique de chaque air.

